

# LE FILM

Hebdomadaire Illustré

✦ CINÉMATOGRAPHE ✦

THÉÂTRE ✦ CONCERT ✦ MUSIC-HALL



RÉDACTION & ADMINISTRATION

PARIS -- 26, Rue du Delta. -- PARIS

**EXPLOITANTS !**

Avez-vous déjà trouvé un trésor ?

**NON !**

Alors... vous le trouverez bientôt en vous assurant dès maintenant la prochaine série

Le Comte de

# MONTE-CRISTO

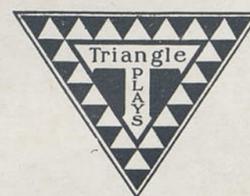
d'après l'œuvre célèbre d'Alexandre Dumas père

**QUI SERA UN SUCCÈS SANS PRÉCÉDENT**

**PATHÉ FRÈRES LOCATION**

PARIS -- 67, Rue du Faubourg-Saint-Martin -- PARIS

1250A



# TRIANGLE

◦ ◦ PLAYS ◦ ◦

# PARIA

Date de sortie  
9 Novembre

# DE LA VIE

Scène Dramatique  
interprétée par  
par

**DOUGLAS  
FAIRBANK**



**CINÉ-LOCATION  
ÉCLIPSE**

18, Rue Favart, PARIS

LYON  
MARSEILLE  
BORDEAUX  
ALGER



28, rue des Alouettes  
Paris

COMPTOIR CINÉ-LOCATION  
**GAUMONT**  
et ses Agences Régionales

40-97, 51-13, 14-23  
Tél. : Nord

# LE FILM

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

CINÉMATOGRAPHE

THÉÂTRE -- CONCERT -- MUSIC-HALL

ABONNEMENTS	
FRANCE	
Un an . . . . .	20 fr.
Six mois . . . . .	10 fr.
ÉTRANGER	
Un an . . . . .	25 fr.
Six mois . . . . .	13 fr.

Directeur :  
**HENRI DIAMANT-BERGER**

Rédacteur en Chef :  
**LOUIS DELLUC**

Rédaction et Administration :  
**28, Rue du Delta**  
**PARIS**  
Téléphone : NORD 28-07

## L'Elaboration

Ce qui décide de la valeur d'un film c'est non pas le soin qu'on a pu mettre à l'exécuter, mais le temps passé à y penser.

Au cinématographe, rien ne s'improvise, tout doit être préparé. C'est l'improvisation, hélas ! encore générale qui réduit à rien le rôle de l'auteur et à peu de chose celui du metteur en scène. C'est également cette improvisation qui nous prive du film d'idées par lequel le cinéma vaincra et, comme je l'ai déjà expliqué, par lequel il deviendra intangible au nom de la liberté de la pensée.

Il reste assez à faire au moment de tourner sans inventer le scénario et découvrir les jeux de lumière. Les moindres détails doivent être prévus. L'éclairage lui-même dont on abuse doit être psychologique. La lumière ne doit être utilisée que dans un but précis et déterminé à l'avance. Rien n'est plus illogique que ces jeux fatigants dont on encombre tous les films à présent.

Un film n'est pas une succession de tableaux ni de photographies. C'est un mode d'expression d'une pensée. Un film surchargé d'effets photographiques donne la même impression qu'une phrase surchargée d'images, d'allégories, de redondances, d'hypallages et d'épithètes, tous moyens qui, pris isolément, peuvent concourir à une impression de bon aloi, mais dont l'entassement prétentieux fatigue et rebute.

Pourquoi tous ces jeux de lumière ? C'est que, en dehors de la mode même du jour, la nature ou les décors en présentent à chaque minute de si tentants, que le metteur en scène oublie sans cesse son

action et ses velléités pour profiter de l'occasion offerte.

Cet exemple pris pour la photographie, je peux opérer la même démonstration pour le jeu des artistes qui ne sent jamais le travail préparatoire et une volonté, une suite dans la pensée. Non seulement l'artiste ignore le scénario, mais le metteur en scène aussi, puisqu'il le construit pour ainsi dire au fur et à mesure, le modifiant à propos de tout, à propos de rien.

Un scénario, ces découpages sur lesquels nous avons travaillé jusqu'ici ? mais ce n'en est même pas l'ébauche. C'est l'ombre d'une idée vaguement développée en quelques minutes et sur laquelle personne ne s'est donné la peine de réfléchir.

Pour faire un film, il faut un sujet. Ceci a besoin d'être énoncé, malheureusement. Il faut un sujet complet, comprenant une idée centrale, si je puis ainsi parler, des types, des scènes, un développement, un dénouement. Il faut une charpente dramatique, des situations nouvelles, de la psychologie détaillée. Un film doit répondre au besoin d'exprimer un sentiment nouveau ou de conter un fait inédit. Il ne faut plus produire du film comme de la moutarde. Il faut considérer chaque film comme un produit à part, comme un édifice particulier qui demande une étude spéciale, une préparation proportionnée à son importance. Les progrès de l'exécution sont d'un ordre différent et peu sensibles. C'est de l'élaboration que pourrait, que doit venir la supériorité française. Si un metteur en scène se croit obligé, un film à peine

monté, d'en tourner un autre, qu'il se contente d'être l'exécuteur des volontés d'un scénariste. Il pourra dépenser à cela beaucoup de talent. Mais c'est folie de se mettre à tourner un scénario qui n'a pas coûté six mois de travail et de réflexion. C'est pourquoi il nous faut des auteurs, j'entends des auteurs cinématographiques. C'est pourquoi il faut les payer très cher.

Le metteur en scène doit être un instrument aussi docile que l'artiste ou l'opérateur. Ce n'est pas sur le théâtre qu'il doit modifier un scénario, c'est dans le cabinet de l'auteur. Il ne doit pas avoir besoin de l'imprévu, il doit s'en méfier et étudier avant de l'employer s'il ne détourne pas l'attention de son sujet, s'il ne fausse pas l'atmosphère recherchée.

Je dirais presque que j'ai peur du plein air, de ce plein air tant vanté. Il domine trop souvent inutilement l'action. Tant de drames se passent sur la Côte-d'Azur qui ne sont qu'un prétexte à paysages. Que devient le sujet du film, lorsque la nature domine l'action?

Je me méfie de ces coins trouvés au moment de tourner. Je verrais volontiers les paysages incessamment photographiés à toutes les heures, dans toutes saisons, et sous toutes les lumières, de façon à former un immense catalogue de décors bien classés, où le choix serait aisé de l'endroit précis qui se marierait le mieux à l'action. Si une telle organisation est encore utopique (bien qu'elle ait été tentée... en Italie), je souhaiterais avant de commencer le travail, de longues recherches du metteur en scène accompagné de son opérateur, recherches mêlées d'expériences, d'essais, de photos, afin que le décor reprît sa place et se coordonnât à l'action sans l'annihiler et la contredire, comme on se plaît à le faire chaque jour.

Je ne parle même pas ici complètement de l'élaboration du scénario proprement dit. C'est un vaste sujet que j'essaierai de défricher. Le monde entier se trompe encore et erre incessamment. Ce que nous avons vu de mieux, ce ne sont encore que des ébauches hâtives.

Lisez un beau roman, voyez une belle pièce. Rendez-vous compte alors que chaque mot a un sens et qu'on ne pourrait pas supprimer utilement une phrase, ni même en rajouter. Quel est le film qui vous a donné cette impression? Quel est le film dont vous pouvez dire qu'il sera visible dans vingt ans?

La technique, les costumes, le jeu, tout vieillira. Seule l'idée éternellement jeune demeure, et c'est à l'élaboration plus soignée que nous devons l'idée impérissable, l'idée sans laquelle les films ne seront que ce qu'ils sont.

HENRI DIAMANT-BERGER.

## Il faut qu'une Salle soit ouverte ou fermée

L'heure est venue de faire comprendre aux pouvoirs publics que la réouverture totale nous est indispensable, qu'elle apportera à notre industrie comme aux finances nationales et à l'Assistance publique un appoint que les circonstances exigent. Le prix des locations va être amené à de nouvelles hausses; tous les frais augmentent insensiblement et si la fermeture se prolonge, la plupart des cinémas se verront dans la triste obligation de congédier une partie de leur orchestre et de leur personnel pour vivre.

Nul ne discute plus maintenant ce simple fait que fermer les spectacles c'est, suivant la forte parole d'un général, nous donner une attitude de vaincus. C'est attenter gravement au moral du pays, et seul un Turmel a pu le désirer.

Nous avons déjà démontré que l'économie d'électricité était inexistante, la consommation des cinémas étant insignifiante et le fait de plonger un ou deux milliers de personnes dans l'obscurité n'étant pas un moyen bien efficace de dépenser de la lumière.

Pour le chauffage, le colonel Cordier, chef des sapeurs-pompiers, a très sagement interdit l'an dernier aux cinémas d'éteindre leurs calorifères pendant tout l'hiver, que la salle soit ouverte ou fermée. Il faut que M. Hudelo, de qui dépend la solution, se rende compte que, quoiqu'il arrive, nos salles ne dépenseront pas un gramme de charbon en plus qu'elles jouent ou non, un calorifère ne pouvant se manier à volonté comme la loi ou le droit des gens. J'ose même dire qu'il y aura économie, car mille personnes entassées dans une salle dégagent une chaleur perpétuellement entretenue qui permet une notable économie de charbon.

Il y a une double objection qui est purement morale.

On craint que certaines corporations manquant de charbon protestent si les cinémas marchent. D'abord tout le monde étant rationné, les cinémas n'ont que ce qui leur est attribué comme aux autres commerces. Si, comme je le démontre plus haut, on admet que la dépense ne varie pas quel que soit le nombre de représentations, l'argument est inexistant, car il faut alors nous fermer tout à fait. On ne peut pas causer, de parti-pris, cette joie à Turmel. Il est admis que nous devons marcher. Pourquoi entraver notre marche normale sous des prétextes aussi subtils qu'enfantins. Si les autres commerces n'ont pas de charbon c'est que le gouvernement ou les groupements qualifiés ne leur en donnent pas. Puisqu'il est établi qu'on doit nous en donner, qu'on nous

laisse en faire usage et ne pas le perdre sans résultat pour personne. A qui fera-t-on croire que la situation économique exige que les passants gèlent sur le trottoir ou allument leur poêle chez eux pendant que nous chaufferons consciencieusement par ordre de la Préfecture nos salles vidées par un ordre contradictoire de la même Préfecture. La main qui ferme empêche d'éteindre. Où est l'économie? Pour qui le bénéfice? Et pendant ce temps le loyer court intégralement; il faut faire vivre le personnel, payer les films. La recette baisse de moitié et les frais ne baissent pas de dix pour cent. Il est de grands établissements du boulevard qui perdent de l'argent. Quel intérêt les blanchisseurs, les confiseurs ou les ébénistes ont-ils à ce que nous fassions de mauvaises affaires? L'argent qui n'est pas dépensé chez nous file au bistro, au jeu ou dans les maisons closes. Qui d'honnête notre prospérité offense-t-elle et quel est le métier qui peut se vanter de faire vivre autant de gens en coûtant si peu à chaque individu pour lui procurer un plaisir sain?

On nous dit aussi qu'il n'y a pas de raison pour refuser aux théâtres et aux beuglants ce que l'on nous accorde, et comme on reconnaît une différence entre eux et nous on ajoute que s'il n'y a aucun inconvénient à nous laisser ouvrir, il y en aurait un à ce que certains lupanars fonctionnent sans arrêt. Depuis quand la police se croit-elle obligée d'arrêter les honnêtes gens pour pouvoir mettre la main sur des individus douteux?

Pour les théâtres, la chose est simple, ils ne demandent rien et n'ont jamais joué en matinée. Beaucoup même n'utilisent pas le jeudi auquel ils ont droit. Ils n'ont rien à dire et ne disent rien. Seul à Paris, l'Odéon donne matinée le jeudi et le samedi et est obligé par le règlement de fermer en conséquence le vendredi soir. M. Hudelo voit-il un inconvénient à ce que l'Odéon donne dix représentations par semaine et quelqu'un en découvre-t-il un?

La vraie question est celle des music-halls. Elle n'a aucun rapport avec la nôtre. Les militaires ont tout le temps d'y trouver les femmes le soir et l'on peut considérer ces maisons si l'on veut comme des maisons en cartes. La police est dans son rôle en y régnant. La prostitution et le racolage sont interdits par les règlements avant le coucher du soleil. Qu'on applique ces règlements antérieurs à la guerre et voilà la question tranchée. Ces maisons ne sont plus tolérées.

Au reste, les music-halls dépensent trois fois plus d'électricité que les cinémas et leurs frais considérables leur rendent les matinées moins avantageuses et moins désirables qu'à nous. Ils n'ont rien réclamé; pourquoi réclameraient-ils si l'on nous

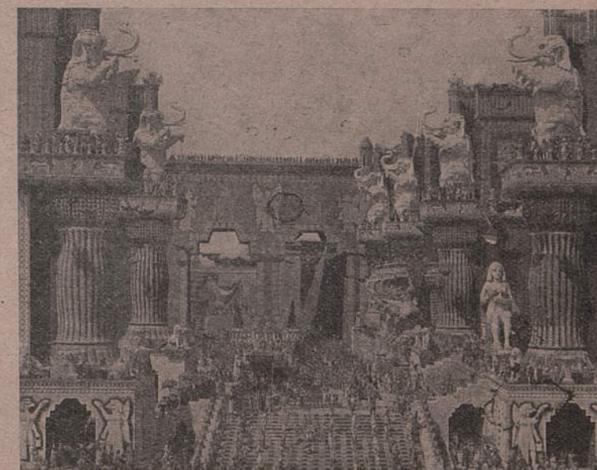
accorde une chose qu'ils n'ont pas demandée à l'avance. La jalousie ou l'imitation ne sont pas des raisons pour que M. Hudelo s'incline.

Il a de la poigne, nous le savons. Qu'il le prouve en nous fermant ou en nous laissant vivre réellement. Les demi-mesures ne doivent pas être de son goût plus qu'elles ne sont du nôtre.

H. D.-B.

## Un Grand Film

*Intolérance* est sur le marché. Nous l'avons vu. C'est un chef-d'œuvre qui dépasse tout ce qui a été fait jusqu'à présent. Nous renvoyons nos lecteurs désireux de connaître ce film au compte rendu que



nous avons publié d'après notre correspondant d'Amérique au moment où il fut donné à New-York (*Le Film*, nouvelle série, n° 40, 16 décembre 1916). Nous publions à nouveau la photo ci-dessous déjà parue dans notre n° 41 et qui en reproduit la plus gigantesque scène.

Griffith est du reste en France et il tourne sur le front français dans les ruines de Soissons. Il nous avait prié de ne parler ni de lui, ni de son film; mais devant les injures dont il fut gratifié au mépris des lois bien françaises de l'hospitalité pour avoir fait un distinguo entre la vraie presse cinématographique et certaine feuille, nous tenons à rappeler au public par cette photo que tout ce qu'on a pu dire sur ce film est au-dessous de la vérité. Jamais on n'a déployé une mise en scène aussi imposante. Ce serait grand dommage pour le public français de ne pas être admis à l'admirer.

## NOUVELLES DE PARTOUT

## Les tranchées du cinéma

On tourne *L'Ame du Bronze*. On répète à Pierrefitte une scène de bataille où il y a des blessés et des morts : de vrais poilus en permission font la manœuvre des canons. Harry Baur, officier blessé, est accoudé à son 75. Une femme du peuple qui regardait fait cette réflexion : « En voilà des blessés, c'est commode de faire la guerre de cette façon. Alors un des poilus : « Vous ne voudriez pas que pour six sous on vous donne des vrais morts ». Et il ajoute : « Si vous croyez qu'on ne serait pas heureux, nous, que la guerre ça soye ça ! »

## Stany Derboy

Nous ne reverrons plus sur les affiches ou les programmes de présentation ce pseudonyme élégant qui voilait à peine la personnalité de Mme Suzanne Devoyod. L'active comédienne, dont le talent trop peu utilisé au Théâtre Français, se dépense en l'honneur du cinéma, tient à prendre la responsabilité de tous les vaillants efforts qu'elle produit à l'écran. Son récent film, *Clown*, est donc le dernier film signé Stany Derboy qu'elle nous donnera. Nos vœux les plus vifs et les plus francs à Mme Suzanne Devoyod.

## Les portes ouvertes

Rappelons que c'est le 25 novembre 1916 que nous avons les premiers et les seuls signalés aux commerçants alliés le danger qu'il y avait à traiter en Suisse avec M. Franzos, représentant autrichien de la Nordisk à Genève. Depuis, M. Franzos, par l'intermédiaire de son beau-frère, M. Jordan, authentiquement Suisse, a acheté de nombreux films français et italiens, en particulier *Christus*. C'est par une voie analogue que *Le Fiacre n° 13* a été contotypé pour être envoyé en Allemagne.

Nous avons également dénoncé M. Joseph Lang, résidant à Zurich, et M. Paul Schmidt, un Berlinois pur sang qui habite également Zurich.

Depuis d'autres journaux ont découvert M. Franzos à grand bruit. Il nous suffit de l'avoir signalé il y a un an.

Rappelons également que nous fûmes seuls à dénoncer la Nordisk, maison allemande sous une façade danoise, qui, à la suite de cette dénonciation, fut enfin inscrite par M. Clémentel sur nos listes noires.

## Les chansons filmées

Il m'est infiniment agréable de signaler l'heureuse initiative de notre confrère Georges Lordier qui s'est décidé à mettre au cinéma les plus célèbres chansons parisiennes.

La réussite a couronné ses efforts et le plus franc succès a accueilli, dans les salles qui en eurent la primeur, les premiers essais dans ce genre voué à la réussite.

Le principe en est infiniment simple. Un film met en action les couplets et les refrains qu'un chanteur chante dans l'ombre, et que généralement la salle reprend en chœur avec lui. L'effet est assuré et partout les spectateurs ont bissé ces petites œuvres bien françaises. Le synchronisme est parfait et M. Lordier est déjà parvenu à fixer sur l'écran plusieurs chansons de façon très artistique. On peut citer : *Madelon*, *La Prière des Ruines*, *Le long de la Tamise*, *Le Dernier Tango* (interdit, Dieu sait pourquoi, par la censure) parmi les plus réussies.

N'oublions pas de signaler que cette nouveauté permet d'utiliser le talent de nombreux chanteurs blessés ou mutilés de la guerre et qui leurs infirmités interdisent de chanter dans les théâtres. C'est patriotiquement ceux-là que M. Georges Lordier utilise de préférence et nous pouvons leur assurer qu'il leur suffit de s'adresser dorénavant chez lui, 28, boulevard Bonne-Nouvelle, pour être sauvés de la misère qui les attend. Nul doute que les exploitants dont nous connaissons le patriotisme agissant ne prêtent leur concours fidèle à cette œuvre nationale. Ils feront une bonne action tout en procurant à leurs établissements une attraction sensationnelle.

A. R.

## Les affaires

Une grande maison vient d'acheter une série comique. Un pseudo-journaliste, à qui son passage dans les ordres a donné le goût des discrètes et fructueuses entremises, a réuni les parties et a réussi à faire traiter l'affaire à un prix plus élevé que celui auquel elle était offerte, plus élevé tout juste du montant de sa petite commission.

## Craquements

Il ne nous est pas encore possible de préciser, bien que nous ayons en mains tous les renseignements et toutes les

preuves ; mais notre répugnance envers une certaine façon de comprendre la presse cinématographique va se trouver étrangement justifiée par certain procès en diffamation intenté prochainement et qui ajoutera à d'anciennes mésaventures judiciaires le lustre d'une condamnation nouvelle. Cinématographistes, ne serrez pas toutes les mains ; toutes les presses, hélas, ont leur Landau et nous avons déjà pas mal été conduits en voiture.

## Pour écrire l'histoire

Il est, c'est bien connu, très difficile d'écrire l'histoire. Il est déjà si compliqué de la vivre ou de la subir. Un détail insignifiant sera peut-être choisi par le hasard pour caractériser toute une époque pleine de grands événements. Le cinéma est une des victimes de cette manière de juger et d'enregistrer les faits.

Citons, pour enrichir notre expérience, cet amusant écho paru dans *L'Heure* :

*Il est commun de dire qu'à Paris les difficultés d'exploitation sont nombreuses pour les établissements cinématographiques. L'antienne est que « les cinémas ne font pas d'argent ».*

*On serait tenté de croire le contraire après ce qui est survenu à M. Arthur Bernède.*

*L'auteur de Judex « tourne » actuellement la seconde partie de son roman. Hier matin, le chef metteur en scène, M. Feuillade, crut aimable d'offrir deux fauteuils à l'auteur pour la représentation de l'après-midi au Gaumont-Palace.*

*M. Arthur Bernède se présenta donc au contrôle.*

*— Il n'y a plus une seule place, dit l'employé.*

*L'auteur de Judex s'en retourna, persuadé qu'il pourrait, à l'avenir, montrer plus d'exigence dans la fixation du tarif de sa collaboration, puisqu'un mercredi, en matinée, le hall immense de l'Hippodrome fait salle comble.*

*On ne peut, en effet, attribuer à autre chose qu'à l'affluence la fin de non-recevoir opposée à l'auteur à succès des cinémas Gaumont.*

*L'Heure oublie innocemment d'ajouter que la matinée du mercredi était gratuite.*

*O ! bonne foi des journaux.*

## Après " La Zone de la Mort "

## ABEL GANCE

Mon cher Gance, j'ai vu *La Zone de la Mort*. Naturellement j'ai attendu qu'elle passe en public pour ajouter à mon plaisir celui d'entendre les réflexions populaires : ce sont de petites habitudes que j'ai. Et de vrai c'est dans la foule que je recueille les meilleures impressions et les plus nets jugements. J'y ai appris dès longtemps à ne jamais vouloir faire œuvre de critique : je n'ai pas assez d'inconscience ni assez d'adresse pour affirmer les torts ou les manques d'un spectacle. Bornons-nous à noter notre contentement et notre ennui. Un metteur en scène n'aura jamais de meilleur juge que les « Oh ! » et les « Ah ! » du public.

J'espère bien, Gance, que l'humeur des foules vous intéresse plus sérieusement que nos littératures. Pour moi je prends beaucoup de plaisir à constater la sympathie que vous portent les spectateurs. Sympathie intelligente et utile qui renseigne si bien : à *Mater Dolorosa*, j'ai entendu les plus exactes vérités qu'on pouvait vous dire, de ces vérités si heureusement vraies qu'on ne pourrait pas leur reprocher leur sévérité ni déplorer leur enthousiasme spontané.

*La Zone de la Mort* a provoqué d'aussi naturelles impressions. Pas de sévérité. De l'étonnement, voilà tout, quand un excès de coupure dans votre bande schématisait par trop l'audacieuse légende de votre ville morte. Est-ce votre faute ? Non. Mais ce doit être votre peine qu'on ait si rudement allégé un récit chargé et recherché, dont tant d'importants détails devaient assurer le relief. Il n'est pas grave en soi d'amputer une œuvre plutôt qu'une autre. Dommage que cette « œuvre plutôt qu'une autre » soit justement *La Zone de la Mort*, car, nous, initiés, nous savons qu'un pareil film est un événement dans les annales du cinéma français. Le public est avide, inquiet, curieux, et insatisfait. Aux premiers tableaux de *La Zone de la Mort*, je croyais bien qu'on allait le satisfaire, et soudain on a interrompu son plaisir en précipitant pêle-mêle des tableaux hardis, voulus, trouvés, inégaux, presque tous inexplicables. Et le charme qui enveloppait la salle pendant les vingt premières minutes s'est éparpillé et a failli se dissiper.

La valeur de l'auteur — je parle de sa valeur future encore plus que son talent actuel — nous est connue, donc cette petite erreur du concessionnaire n'a pas autrement d'importance. N'oubliez pas cependant qu'on attend désormais vos œuvres nouvelles.

Il y a chaque fois un splendide accueil prêt pour elles. Qu'on les livre tout entières aux vœux de vos amis ! Après *La Zone de la Mort*, un de ces amis anonymes qui vous suivent si bien me disait avec une moue : « Décidément, ce Gance voit trop grand. » Il était, comme plus d'un, trompé par un découpage déréglé et voilà un homme qui a mis *La Zone* au même plan que *Les Brouillards de Mort*, un des essais artistiques où s'avouait déjà toute votre nature : vous rappelez-vous ce film, avec une première partie vivante et simple et une seconde partie essoufflée, pompeuse, naïve, parce que les moyens n'avaient pas égalé l'intention.

Vous n'en êtes plus là, Gance. Vous avez pu travailler depuis, dans la confiance et le confort. Et si jamais vous entendez dire que vous voyez trop grand je pense que vous rirez tranquillement. On ne voit jamais trop grand. Je vous assure que vous ferez de fortes choses : de la vérité de détail au service de la vérité d'idées. Après tout, qu'est-ce que je vous dis ? vous le savez mieux que moi.

Le public si maladroitement invoqué par certains de vos confrères en mal de caducité, est avec ceux qui ont quelque chose à dire. Avoir quelque chose à dire, quelle folie ! Quel phénomène ! Mais quelle joie ! Ince et C.-B. de Mille ont fait de grands heureux. Et vous voici, Gance, avec la joie que vous donnerez à nos yeux, — au delà de nos yeux.

Cela éclatait partout pendant ces premières scènes — intactes, je pense, celles-là — de votre *Zone de la Mort*. Vous nous avez guidés parmi des jardins tellement vivants qu'on les traitait de jardins de rêve. Belle fête, je vous le dis. Les terrasses étaient tièdes, l'ombre fraîche, les feuilles animées comme dans ces paysages latins de volupté aiguë jusqu'à la détresse. Ce coin de pénombre diurne où se profile un enfant de bronze, amour ou angelot, cette allée où le soleil rampe par dessus les buis vernissés qui bordent les plates-bandes ; et je n'en parle pas, pour n'en pas lourdement parler, du chemin qui monte au clair de lune dans cette fluidité de lumière méditerranéenne, que les brumes vagues du soir font encore plus douce. Nous avons eu là un moment de poésie admirable, et trop court. Ce n'était plus une de ces belles photos exotiques qui nous infligent les affres de la nostalgie. C'est un paysage véritable et saisissant où nous avons erré. Merci, Gance. Ne cessez jamais de voir « trop grand ».

Louis DELLUC.

22/10/17

## Stacia de Napierkowska

par elle-même

Le Film a demandé quelques impressions et souvenirs cinématographiques à Mlle Stacia de Napierkowska. Au temps qu'elle illustrait de ses mimiques ardentes les soirs de la salle Favart, ou bien quand elle apparaissait, éclatante et svelte, à l'Odéon, à l'Olympia, aux Bouffes-Parisiens, les journalistes barcelaient sa vie privée avec obstination. Depuis que la danseuse a affirmé sa personnalité de comédienne cinématographique, elle peut faire plus aisément respecter sa discrétion d'artiste. Le public voudrait pourtant bien savoir ce que pense, ce que souhaite, ce que fait la mime qui dansait comme une flamme dans la pénombre des décors. Voici un commencement de confidence.

Ces pages, écrites après tant de films importants, sont un joli reflet de la brillante carrière de Mlle de Napierkowska qui, artiste, est également metteur en scène désormais. Et même il faut nous attendre à voir dans peu de jours la firme d'édition et de production S. de Napierkowska.

Le cinéma, j'y suis, oui; mais, comment j'y suis, je ne le sais pas assez bien pour vous le dire. Tout ce que je peux affirmer c'est que je ne pensais pas au cinéma. Danseuse, j'étais danseuse, née danseuse et possédée par ma danse avec tous ses secrets. Mais un jour le cinéma vint à moi. On me proposa de tourner et j'acceptai sans y attacher aucune espèce d'importance ni me demander si je pourrais faire quelque chose dans ce sport — on ne disait pas « un art » en ce temps-là — je ne songeai même pas à demander le titre du film pour lequel on m'engageait : c'était l'époque où l'on venait de découvrir l'écran comme un excellent moyen de gagner beaucoup d'argent en faisant peu de choses. Les comédiens n'y voyaient absolument qu'un prétexte à cachets plus ou moins gros. Les scénaristes, metteurs en scène, éditeurs, loueurs, ne pensaient eux aussi qu'à leur petit commerce. Et je vous assure qu'il n'était pas facile — qui en est responsable? je ne l'ai jamais su — de connaître quoi que ce soit de l'œuvre à tourner, de la psychologie du personnage, du nom des héros ou du sujet lui-même; tout au plus était-on fixé sur l'époque, à cause des costumes; et encore on a vu dans une même scène des justaucorps moyen-âge et des tuniques romaines fraternisant dans une intimité bizarre de bal masqué : et cela représentait peut-être un drame sous la Révolution!

Je commençai donc à me conformer à ces ironiques traditions, et lors de mes premiers films je me gardai bien de demander le moindre détail au metteur en scène. Il n'en savait pas plus que moi. Et s'il avait voulu lui-même se renseigner auprès de tel ou tel, je suis certaine qu'il n'aurait trouvé personne pour lui répondre.

On peut en rire maintenant que la mauvaise passe est franchie. Pourtant il est regrettable que ces mœurs d'ignorance et d'aveuglement se soient pro-

longées si longtemps. Il a fallu la vigoureuse intervention — prononcez : concurrence — des grands films étrangers pour nous sauver de ces désordres; et c'est tout récent. Victime involontaire de ces erreurs, je n'ai au moins pas de chagrin à constater combien insignifiantes étaient ces tentatives dont j'avais docilement ma part, et où je n'hésitai pas à me trouver remarquablement mauvaise.

Le réveil est venu. Pas même le réveil, l'éveil plutôt. Tout est changé. Non pas qu'il ne m'arrive plus de me trouver mauvaise. Cela m'arrive bien souvent au contraire, et c'est, beaucoup plus grave. Parce que j'ai compris ou du moins j'ai commencé à comprendre la force et la beauté du cinéma. Aussi j'éprouve une grande peine quand un rêve, un effort, un espoir que j'ai eus aboutissent au résultat navrant que l'on nomme un film médiocre. Mais peiner et se tourmenter, c'est vivre : je préfère mes déceptions à mon indifférence de jadis.

Je me mépriserais moi-même si je pouvais vous citer un film où je me sois satisfaite. J'en ai cependant tourné un bon nombre de douzaines : je n'en saurais retrouver le chiffre ni les titres; beaucoup méritent parfaitement que je les oublie, bien que j'ai peut-être plus appris et mieux compris — n'aurais-je appris que l'humilité et compris que l'indispensable renouvellement du travail — avec les plus insuffisants.

Contente de moi, non, je ne le suis pas, je ne l'ai jamais été. Vais-je l'être? Arriverai-je enfin à l'être? Je crois que je ne crois pas. Mais je chercherai toujours, de plus en plus, avec acharnement.

En tout cas je suis contente — il n'y a pas longtemps — des moyens dont je dispose pour travailler. Il m'arrive d'avoir à ma disposition tout ce que je veux. Je parle des objets et des moyens matériels, car il y a bien des moyens moraux que je veux et qui

me manquent encore. On ne peut obtenir chez tous la même fièvre d'activité et la même ardeur.

On a déjà trop donné de publicité à mes projets pour que je les reproduise ici. On parle d'une grosse société d'éditions cinématographiques que je dirigerai. On parle d'un théâtre de prise de vues tout à fait complet. On parle de sujets nouveaux et d'une mise en scène nouvelle. Tout cela est peut-être vrai,

théâtres de prise de vues. Et l'on apprend beaucoup dans ce pays d'art qui a si magnifiquement contribué à l'essor du cinéma en Europe et même dans le monde entier. Les appareils, la lumière, les décors, les artistes, autant d'arguments splendides dont la force individuelle ne demande qu'à être utilisée avec éclat. J'avoue que l'ensemble me séduit moins que les détails. Mais, je le répète, l'art de mettre les



Mlle STACIA

DE

NAPIERKOWSKA



Mlle STACIA

DE

NAPIERKOWSKA



mais à quoi bon insister? L'avenir ce n'est pas un mot, ce sont des actes : on les jugera.

Je tiens seulement à dire que je ne songe pas à quitter la France pour la réalisation de ces projets. Tout au plus si je vois, à l'épreuve, que Paris est impossible pour certains détails difficiles à faire concorder, me résoudrai-je à tourner dans le midi, en Provence par exemple, où j'ai trouvé certaines conditions de lumière, d'espace, de tranquillité qui me sont nécessaires. Mais je ne veux pas m'installer en Italie.

Je garde, il est vrai, un très heureux souvenir de mes séjours en Italie et de ce que j'y ai fait. Un ami du cinéma ne peut pas ne pas avoir un gros plaisir à fréquenter les metteurs en scène italiens et leurs

détails en valeur sans les ôter de leur vraie place, c'est le secret de la mise en scène vraie, et ce secret, ne le vole pas qui veut.

Si j'en veux aux films italiens d'être des ébauches éblouissantes au lieu d'être des chefs-d'œuvre comme ils le pourraient, c'est un peu par regret personnel : j'ai tourné des films importants en Italie et quelques-uns d'entre eux ont obtenu du succès. Je crois même que ma réputation leur doit beaucoup. Mais je ne m'y suis pas plue. Je m'en doutais déjà en travaillant; je l'ai tout à fait saisi en voyant la projection; les metteurs en scène ont toujours fait de moi une danseuse. Ils auraient dû m'aider à lutter contre ma nature pour obtenir la vérité vivante qui est le seul rythme plastique pour l'écran. Ma danse, ma chère

danse, joie de ma vie, m'apparut comme un reproche; et devant la petite femme qui se trémoussait et *faisait le serpent* au milieu de paysans, de soldats, d'hommes enfin, j'aurais voulu n'avoir jamais dansé.

Mais en Italie comme en France opéreront bientôt les irrésistibles influences de l'art américain. A l'heure actuelle on n'imagine pas mieux. On fera mieux pourtant, chez eux, ici ou ailleurs, n'importe : notre effort n'est pas égoïste, nous travaillons pour la vérité d'abord, c'est elle qui travaillera pour nous.



Mon admiration pour les méthodes américaines a vivement hâté mon éducation cinématographique. J'ai voulu réaliser aussi beau. Comment faire? Je ne voyais autour de moi que dérisoires parodies de leurs procédés. Leur simplicité, leur confort, leur mélange exact de générosité et d'économie, autant d'introuvables facteurs d'un travail utile et complet. Il fallait tout créer.

Où cela? Les théâtres de prises de vues sont rares, déplorables, hermétiques. Car on ne peut même plus trouver l'hospitalité, si coûteuse soit-elle. Voici que pour travailler entre quatre murs de verre il faudrait accepter l'embargo du propriétaire qui vous reçoit.

C'est un étranglement. Mais si les grandes firmes tuent la poule aux œufs d'or, qu'elles ne s'en prennent qu'à elles et à leurs exigences. En voulant exécuter leurs jeunes concurrentes, elles se seront suicidées.

Et elles nous auront rendu un service merveilleux. Car obligés de conquérir toute notre liberté, nous qui ne demandions qu'un peu de liberté, nous irons au bout de notre enthousiasme. Et nous ferons ce qu'ils n'ont pas fait.

Voilà pêle-mêle quelques bien pâles impressions

de cinématographistes. Lisez-les comme je les note, entre deux conversations techniques. Mais la trépidation forcée que donne à ma vie tant de soucis pour un grand but n'est qu'un aspect de moi. Au fond je pense tranquillement et opiniâtement à mon rêve et à la réalité que j'en ferai, si je puis. Et c'est bien difficile à exprimer. Que voulez-vous, les danseuses ne parlent pas, l'écran ne parle pas. L'un et l'autre travaillent. Le jour, mes films. Et le soir ou la nuit, quelque danse que je retrouve ou que j'invente devant ma glace, pendant que chante une petite musique mystérieuse, barbare et délicate.

S. de NAPIERKOWSKA.

## L'Homme qui revient de loin

L'Agence Générale édite ce beau film d'après le célèbre roman de Gaston Leroux.

André de la Bossière, qui est veuf, habite avec ses deux enfants le château de la Roseraie, à proximité de son usine de Héron, où son frère Jacques, qui a eu des revers de for-



tune, est l'un des principaux employés. Jacques, avec sa femme, Fanny, élevée dans des goûts de luxe, habite un pauvre appartement au-dessus d'un garage, dans l'usine même. La comparaison de la vie très mondaine que l'on mène chez son beau-frère, et de l'indigence de son propre foyer est, pour elle, un sujet d'intolérable tourment, et bientôt aussi pour Jacques qui adore sa femme, et qui souffre de son humiliation et des reproches dont elle l'accable.

Or, dans le moment même où ce drame devient des plus menaçant pour le bonheur de Jacques, car Fanny a parlé de rompre une union qui ne lui a apporté que la servitude, un événement considérable se produit qui doit donner à Jacques et à Fanny la richesse, et la quasi-propiété de ce château, objet de toute leur envie.

André de la Bossière aime une jeune femme, Marthe Saint-Firmin, mariée à un brutal. Les Saint-Firmin habitent une villa au bord de la Seine, et les deux amis ont souvent l'occasion de se voir. Cependant la jalousie de Saint-Firmin a été éveillée, et, au cours d'une soirée qu'André donne dans son château, il surprend celui-ci glissant un billet dans la main de Marthe. Il ramène aussitôt sa femme chez lui et s'empare du billet.

Le mari ordonne à la jeune femme de téléphoner à André de venir d'urgence. André arrive et Saint-Firmin lui déclare que s'il ne quitte pas le pays le lendemain même, il tuera impitoyablement sa femme. André, affolé, consent et signe un acte, par lequel il reconnaît son frère Jacques son fondé de pouvoir pendant son absence, aussi longue soit elle.

André remet à son frère le pouvoir. Il est entendu que Fanny et son mari vont habiter désormais le château en maîtres.

André et Jacques partent en auto. En route André réfléchit, se décide à simuler un départ et regagne les environs de la Roseraie par des chemins détournés.

Dans la forêt, l'auto s'arrête, André réclame le pouvoir qu'il a donné à son frère, Jacques, à la pensée de cette fortune qui lui échappe, frappe André. Il le croit mort et, pour se débarrasser du cadavre, il vide la grande malle accrochée derrière l'auto, y met le corps et file à toute allure.

Le couvercle de la malle se soulève. André, une plaie à la tempe, sort de la malle dont le couvercle se referme, et il roule sur la route. Jacques continue son chemin et arrive au garage; quelques instants après il creuse le sol, la malle à côté de lui... la malle dans laquelle il croit que se trouve le cadavre.

Sur la grande route arrive au loin Prosper, un pauvre idiot, difforme et repoussé de tous. Il tombe en arrêt devant le corps d'André, il éponge la blessure et traîne le corps jusqu'à sa mesure.

Jacques a enfoui la malle, et remonte près de sa femme.

### Deux ans après

Fanny est fêtée comme une reine, et son mari, devant le bonheur de cette femme qu'il adore, oublie par quel moyen tout ce luxe leur est arrivé. On va partir pour la chasse à courre. Parmi les invités Marthe Saint-Firmin, qui depuis deux ans, n'a cessé de penser à celui qui a disparu.

Dans un coin de la forêt, Prosper regarde partout.



Plus loin un homme, dans des vêtements faits de loques, va, les bras tendus, appelant quelqu'un.

Marthe reconnaît le spectre et crie : « André... André... » Le spectre disparaît sans répondre, car la raison d'André n'est plus, comme son corps, qu'une ombre...

A partir de ce moment, Jacques à chaque instant entend le bruit de la chaîne traînée par le fantôme. Il sent ses mains se poser sur lui. Sa femme soupçonne quelque chose jusqu'au jour où, obsédée par la pensée de la malle et de cette clef de cave qui ne quitte jamais la poche de Jacques, elle

profite de son sommeil pour s'emparer de la clef et se rendre au caveau. Jacques la surprend et avoue son crime. Une nuit, Jacques entend du bruit dans un cabinet de toilette, il s'arme d'un revolver; une forme imprécise saute sur lui, il lutte, et quand à ses cris on accourt, il est à terre, blessé.

Après deux mois de convalescence, le docteur a prévenu Fanny que le moindre choc pourrait tuer son mari. On transporte le malade dans ce cabinet de toilette où il fut blessé, mais voilà qu'au-dessus de son journal et dans une glace le fantôme lui apparaît menaçant. Les yeux de Jacques s'exorbitent. Il bondit à nouveau dans le cabinet revolver au poing... la pièce est vide... Il revient dans la pièce. Tout à coup les yeux de Jacques se fixent avec un effroi sur le journal... ils s'approchent et voient écrit en travers du journal « CAIN ».

La folie s'emparé du malheureux.

Il se traîne et descend au caveau. La malle est vide. Il a un sursaut... il étouffe... il râle et tombe dans la malle dont le couvercle se referme sur lui.

Fanny a suivi son mari, elle arrive, elle aussi obsédée par cette pensée... elle l'aperçoit à découvert, et comprend que son mari a voulu, lui aussi, savoir... Elle ouvre, elle voit un corps, mais soudain elle fixe les yeux sur le corps... regarde... ce n'est pas André... mais Jacques... elle s'évanouit à son tour...

Cependant André de la Bossière, sous la caresse de ses enfants commence à sortir de l'affreux cauchemar où l'avait plongé le coup dont il avait été frappé à la tempe et qui avait obscurci sa pensée...

Ce film très mouvementé est remarquablement interprété et mis en scène par M. René Navarre, l'artiste populaire.



## PATHÉ

**La Femme inconnue**, « Film d'Art », d'après le roman d'Henri Kistemaekers, mis en scène par M. Gaston Ravel, interprété par Mme Huguette Duflos et M. Roger Gaillard, 3 affiches, photos, 1600 mètres.

**Lui, va dans le Monde**, « Phun-Philm », scène comique jouée par Lui, affiche, 280 mètres.

**Industrie de la Soie au Japon**, 1<sup>re</sup> série « Pathécolor », récolte et conservation des œufs de vers à soie, documentaire, 170 mètres.

\* \*

## COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

**Gaumont (Actualité) n° 42**, environ 200 mètres.

**Le Ravin sans fond**, « Gaumont », comédie d'aventures de Tristan Bernard, affiche, photos (film déjà présenté), 1500 mètres.

**Les beaux soirs de Paris**, « Gaumont », panorama, 85 mètres.

**Les Insectes acrobates**, « Kineto » (Exclusivité Gaumont), documentaire, 160 mètres.

## ETABLISSEMENTS L. AUBERT

**La Récolte du caoutchouc**, « Eclair », documentaire, 162 mètres.

**Requins** (hors série), « Aubert-Hugon », grand drame, 2 affiches, photos, 1630 mètres.

**Les Ruses de Bessie**, « Falstaff », comédie, affiche, 305 mètres.

**Le Mariage d'Yvette**, « Victor », comique, affiche, 282 mètres.

\* \*

## CINÉ-LOCATION-ÉCLIPSE

**L'Archipel de la Sonde**, « Eclipse », documentaire, 155 mètres.

**Paria de la vie**, « Triangle », scène dramatique interprétée par Douglas Fairbanks, affiche, photos, 1425 mètres.

**Joseph, pompier**, « Triangle-Keystone », comédie comique, 610 mètres.

\* \*

## VITAGRAPH

**La Fille de salle**, comédie dramatique, affiche, 328 m.

**Consentement forcé**, comique, affiche, 306 mètres.

\* \*

## ACTUALITÉS DE GUERRE

**Annales de la Guerre n° 30**, environ 200 mètres.

\* \*

## AGENCE AMÉRICAINE (Exclusivités G. Petit)

**Au bal masqué**, comédie, affiche, 325 mètres.

**Sous la griffe du lion**, « Bison », drame, affiche, 400 mètres.

**Le sang-froid de Lady Philips**, drame, affiche, 900 mètres.

\* \*

## UNION

**Eclair-Journal**, « Eclair », actualités du monde entier, environ 150 mètres.

**L'Après lutte**, « Eclair », drame, 1400 mètres.

\* \*

## HARRY

**Ketty et l'Elixir de résurrection**, comique, affiche, 289 mètres.

**L'Enfant du péché** (série Mary Miles), comédie dramatique, 3 affiches, photos, 1299 mètres.

\* \*

## AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

**Chasse aux Zèbres**, « Eclair », documentaire, environ 90 mètres.

**L'Homme qui revient de loin**, « René Navarre » (série artistique A. G. C.), d'après le roman de Gaston Leroux, 2 affiches, 1500 mètres.

**Un Domestique d'occasion**, « Lubin », comique, 300 m.

## La Nouvelle Série des

# CHARLOT

(Charles Chaplin)

sera de beaucoup supérieure à tout ce qui a été produit jusqu'à ce jour par le célèbre fantaisiste

ÉCHOS ❀ INFORMATIONS ❀ COMMUNIQUÉS



**Voyages**

M. Paul Kastor est rentré ce matin de Marseille où l'avait mené le soin de ses affaires.

Mlle Olivier est revenue à Paris avec de fort beaux films italiens, accompagnée cette fois de M. Armando Vay.

Mlle Bravaix est rentrée de Buenos-Ayres où elle a constaté l'importance prépondérante des maisons nord-américaines et le discrédit des marques françaises et surtout italiennes.

**Un film attendu**

Nous apprenons que le film maritime *Redempta*, tiré d'une nouvelle de M. de Mylio par notre confrère Paul Féval, film composé avec le concours et sous le haut patronage de la *Ligue Maritime Française*, va prochainement être présenté : ce sera un véritable plaisir pour tous ceux qui s'intéressent à la propagande maritime.

**Présentations**

L'Agence Générale Cinématographique présentera le mercredi 24 octobre, à 2 h. 1/2, à Majestic-Cinéma, 33, boulevard du Temple, les trois premiers épisodes de *Suzie l'Américaine*, grand cinéma feuilleton en 16 épisodes de M. G. Le Faure, publié dans le *Pays de France*; et *Une drôle d'affaire*, film cocasse de M. Harry Mass, d'après les procédés Parolini, dans lequel, grâce à l'ingéniosité et à la nouveauté de la méthode employée, le public a une vision étrange et bizarrement amusante des personnages et des choses.

Ce sera dans le cinéma une petite révolution appelée à un grand retentissement.

Les Etablissements L. Aubert présenteront le mercredi 24 octobre à 10 h. 1/2 du matin, dans la coquette salle de l'Aubert-Palace, 24, boulevard des Italiens, le beau film français *Paraitre*, adaptation cinématographique du chef-d'œuvre de Maurice Donnay, de l'Académie Française.

Les Cinémathographes Harry, 61, rue de Chabrol, Paris, présenteront le samedi 27 octobre 1917, à 3 heures de l'après-midi, au Palais-Rochecouart, 56, boulevard Rochecouart, les films : *La Perle des Caraïbes*, comédie dramatique interprétée par la célèbre comédienne américaine Miss Margaret Fischer; *Scènes de la Vie de Bohème*, tiré du célèbre roman d'Henri Murger. Mise en scène de M. Albert Capellani, interprété par Mlle Alice Brady et M. Paul Capellani.

**Films G. Silvestre**

M. Gaston Silvestre nous fait savoir qu'il a transféré ses bureaux, 8, rue Nouvelle.

**Sans DOCUMENTAIRE**  
un programme n'est pas complet

**Pour le 16 Novembre**  
Retenez un

**KINETO-SCIENTIFIC**

Dans le monde des Insectes

**L'Ogre de l'Étang**  
130 mètres env.

COMPTOIR CINÉ-LOCATION  
GAUMONT



Prière à nos correspondants de nous faire parvenir leur copie le samedi. N'écrire que sur le recto de la page.

**Bourges**

De notre correspondant particulier :

**Alhambra-Pathé-Salle des Fêtes.** — Ce select établissement a offert à sa fidèle et nombreuse clientèle, un programme très intéressant comprenant notamment : *Les Gorges du Tarn*, plein-air coloris; *Son Fils*, cinématrame en trois parties; *Ravengar*, 10<sup>e</sup> épisode, « La motocyclette infernale »; *Madame Cicéron*, femme avocate, comique; *Pathé-Journal Actualités*, etc., etc.

Excellent orchestre sous la direction du compositeur Casabianca.

Louis DÉAL.

**Dijon**

**Cinéma National.** — Immense succès cette semaine au Cinéma National où était présenté le film sensationnel : *L'Invasion des Etats-Unis*. Autres films : *La baie de Matsushina*, *Totoche quitte la maison* et *Les Centaures Portugais*. Attractions : Les sœurs Stany et Prezma.

**Darcy-Palace.** — Cette semaine, au programme : *Romantisme*, *Auprès de ma blonde*, *Les Brigands de village* et *Darcy-actualités*.

Toujours très suivi.

**Cinéma Grangier.** — L'élégante société dijonnaise continue chaque soir à venir nombreuse au Grangier, où cette semaine seront présentés *Saragosse*, *Colette*, *Aline*.

Lucien VINCENT.

**ASTER = FILMS** THÉÂTRE DE PRISES DE VUES  
AVEC ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

NOMBREUX DÉCORS -- TRAVAUX CINÉMATOGRAPHIQUES  
Titres en toutes langues

Tél. : ROQUETTE 51-57

93, rue Villiers-de-l'Isle-Adam, 93

Métro : GAMBETTA

LE FILM D'ART

LA FEMME INCONNUE

d'après le roman d'Henry KISTEMÆKERS  
Adapté et mis en scène par M. Gaston RAVEL

PROCHAINEMENT

PROCHAINEMENT



Interprétée  
par

M<sup>lle</sup> HUGUETTE DUFLOS  
de la Comédie-Française

M<sup>lle</sup> JEANNE DIRIS  
du Vaudeville

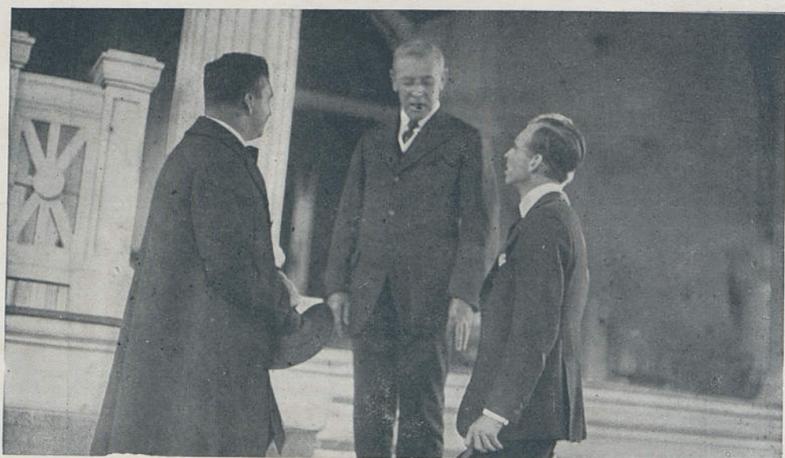
M. RENÉ GAILLARD  
de la Comédie-Française

**PATHÉ FRÈRES, Concessionnaires**

# CIVILISATION

*Œuvre francophile de nos amis d'Amérique*

La plus grande épopée cinématographique éditée jusqu'à ce jour, film vraiment gigantesque, qui valut à son metteur en scène, le célèbre THOMAS H. INCE, les félicitations personnelles du Président des États-Unis.



Vous aurez un aperçu de la grandeur de ce film lorsque vous saurez qu'il a réellement coûté **Un million de dollars (5.400.000 fr.)**, que la flotte de guerre et l'armée américaines ainsi que 40.000 figurants prêtèrent leur concours.

Ce film prophétique a fait plus pour la cause des Alliés en Amérique et dans le monde neutre que les plus intenses propagandes. Il est si lumineusement présenté, d'un réalisme si impressionnant et si large qu'on ne peut le voir sans frissonner de haine et de dégoût en songeant aux auteurs responsables de tant d'atrocités.

Jamais on n'a montré en France un film dont la mise en scène pût être trouvée digne de celui-ci et de longtemps, sans doute, il ne s'en montrera pas.

C'est une impression d'art et d'humanité que nul n'a le droit de laisser perdre.

Vous cherchez un Programme

GAI,  
FIN,  
SPIRITUEL  
et surtout bien **PARISIEN !**

Dépêchez-vous de retenir la Revue  
que tout le monde se dispute, s'arrache :

**ILS Y VIENNENT TOUS...  
AU CINÉMA**

**LE TRIOMPHAL SUCCÈS  
du Théâtre du Nouvel Ambigu**

S'adresser, pour la location, à la

**S. A. M. FILMS**

10, Rue Saint-Lazare, Paris (Téléphone : Trudaine 53-75)

**LE FILM D'ART**

14, Rue Chauveau, Neuilly-sur-Seine

*Prochainement :*

Scenariio et mise en scène de :

**ABEL GANCE**

Interprétation de Mlle

**EMMY LYNN**

et de Mlle

**NIZAN**

de M.

**SEVERIN-MARS**

et de

**JEAN TOULOUT**

Adaptation musicale

du compositeur

Michel-Maurice LÉVY

Opérateur

de prise de vues

M. L.-H. BUREL

**LA 10<sup>me</sup> SYMPHONIE**

LE FILM 22/10/17